



NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 3 Luglio-Settembre 1999

D. Lambert: «Sciences et théologie». À
propos d'un livre récent

DUQUESNE DE LA VINELLE

p. 454 - 457

<https://www.nrt.be/it/articoli/d-lambert-sciences-et-theologie-a-propos-d-un-livre-recent-792>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

D. Lambert: «Sciences et théologie»

À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT¹

Ce précieux petit livre est à la fois audacieux dans sa visée et prudent dans sa mise en œuvre. Il se présente comme un effort en vue de «clarifier philosophiquement la pertinence des modèles rationnels du dialogue science-théologie» dans l'esprit, tout particulièrement, des travaux de Jean Ladrière.

Le problème envisagé est né, dans la culture occidentale, il y a environ trois siècles, l'affaire Galilée pouvant être considérée comme emblématique. Il est apparu alors que, au moins sur certains points, le langage théologique (de l'époque) et celui de la science étaient inconciliables et ce conflit s'est aggravé à plusieurs reprises, notamment à l'occasion de l'apparition des théories évolutionnistes. Deux courants de pensée ont cherché à résoudre ou à contourner le problème. Le concordisme a cherché le moyen de faire coïncider les propositions scientifiques et théologiques; le discordisme, sous diverses formes analysées par l'auteur, s'est résigné à les considérer comme deux ordres de vérités totalement indépendantes, sans communication possible entre elles. Mais alors, l'unité du savoir est éclatée.

Dominique Lambert commence par une mise au point concernant la nature de l'activité scientifique telle qu'elle se pratique, en l'envisageant successivement aux niveaux ontologique, épistémologique et éthique. La science atteint bien, expose-t-il, une vérité sur le réel, encore qu'au travers d'une démarche dans laquelle l'observateur et son instrumentation sont profondément impliqués. D'autre part, la science est réductionniste; elle explique le complexe par l'élémentaire et s'interdit, par principe méthodologique, toute considération de sens. Pour que le dialogue ne soit pas faussé, elle sera prise telle quelle.

Pour la même raison, il est essentiel que le discours théologique soit accepté dans le respect de son intégrité. Dans un bref chapitre

1. D. LAMBERT, *Sciences et théologie. Les figures d'un dialogue*, coll. Donner raison, 4, Bruxelles, Lessius, 1999, 21x14, 220 p., 129 FF; 795 FB (en coédition avec les Presses Universitaires de Namur)

d'une belle venue, l'auteur rappelle que le concept chrétien de Création exprime que Dieu pose l'Univers dans son être avec sa consistance propre, c'est-à-dire une autonomie réelle. Il s'ensuit tout à la fois que l'Univers mérite d'être «pris au sérieux» et que Dieu ne peut en aucun cas être confondu avec une cause physique parmi d'autres. Il est «cause des causes», et, en ce sens, cause finale.

Ces bases posées, il s'avère que le dialogue science-théologie doit être possible puisque l'une et l'autre visent le réel; elles ne peuvent donc se contredire. Il est d'autre part nécessaire, faute de quoi la science priverait la raison de tout accès au sens tandis que la théologie s'enfermerait dans le fidéisme.

Mais il y a un fossé à franchir entre deux langages qui se situent à des niveaux si différents. C'est dire qu'une médiation est indispensable. L'auteur argumente avec beaucoup de finesse (et à la suite de Jean Ladrière) que l'instance médiatrice peut se trouver dans une démarche de caractère philosophique: une herméneutique de la Nature. La légitimité de cette démarche s'origine dans le fait qu'au terme de ses découvertes, la science pose ou laisse ouverte une série de questions auxquelles son principe méthodologique lui interdit de répondre. C'est à la philosophie qu'il incombe de prendre le relais.

La première de ces questions est évidemment celle de l'existence même de l'Univers. On trouve certes des scénarios cosmologiques du commencement naturel de l'Univers (N.B. au statut épistémologique bien incertain). Mais ces scénarios n'atteignent pas la venue à l'existence elle-même. La seconde question concerne le fait que le commencement de l'Univers «est l'initiation d'un processus évolutif», d'une histoire. «Le monde apparaît dans une réelle autonomie et il s'autoconstitue dans le domaine propre de sa causalité.» En présence de ce résultat scientifique, l'herméneute fait tout naturellement appel à la notion de finalité. Celle-ci s'entend au minimum au sens de cohérence — l'Univers obéit à des lois — et, au maximum, au sens d'intentionnalité — au niveau humain —, en passant par le sens de fonction (en biologie). Une telle interprétation philosophique comporte «une résonance importante» au niveau de la théologie de la Création, puisque celle-ci tient que Dieu pose dans l'être un Monde réellement autonome. Ainsi se trouve réalisée une *articulation* science-théologie au niveau ontologique.

Il est procédé de manière analogue pour constituer une articulation au niveau épistémologique, c'est-à-dire au sujet des ques-

tions de sens impliquées dans toute une série de résultats scientifiques. Citons: comment s'explique l'intelligibilité de l'univers dont s'étonnait Einstein et que la science contemporaine manifeste de manière si éclatante? Que signifie l'unité du monde vivant ou la montée en complexité, particulièrement dans le phylum humain? Ou encore, le stupéfiant ajustement des propriétés fondamentales de l'Univers aux prérequis de l'apparition de la vie? Tous ces résultats scientifiques ne constituent pas une preuve directe d'une intention divine. Mais ils interpellent vigoureusement le philosophe en soulevant à nouveau la question de la finalité. Quelle est la cause de toutes ces causes ou, dans des termes légèrement différents: comment se fait-il que l'Univers présente toutes ces propriétés que la science a découvertes et mises en exergue? Cet exercice herméneutique exige de la prudence car l'information scientifique évolue. Il ouvre néanmoins la voie à une deuxième articulation science-théologie. Celle-ci pourra voir dans les résultats scientifiques critiquement interprétés par l'herméneutique, sinon des preuves, du moins des traces, des *vestigia* de la Création.

L'articulation au niveau éthique est facile à établir. Il est en effet bien évident que la science, avec son regard objectivant et réducteur, ne peut porter de jugements de valeur; elle se l'interdit elle-même en vertu de ses principes méthodologiques. L'intervention de la philosophie morale est donc indispensable. Toutefois, son discernement risquerait d'être faussé s'il ne s'appuyait pas sur les informations que la science apporte au sujet de ce qu'est la nature biologique de l'homme. Comment, par exemple, apprécier l'administration de soins palliatifs si l'on ignore tous les effets des analgésiques puissants? Ici aussi, la philosophie et, par répercussion, la théologie morale, ont besoin de la base informationnelle que la science est à même de fournir.

Telles sont les idées maîtresses de ce beau livre. Mais on appréciera aussi les chapitres dans lesquels l'auteur aborde des questions particulières dont certaines sont spécialement difficiles, telles que l'origine de la vie, l'hominisation, l'âme humaine, la mort, le péché, l'origine du mal et de la souffrance... J'ai tout spécialement goûté quelques pages d'une grande élévation de pensée sur l'analogie entre la Création et l'activité scientifique considérée comme co-créatrice. «La relation du scientifique à 'son' Monde est caractérisée par un mouvement d'engendrement... et par une sorte d'inscription 'en creux' d'une distance entre son Monde et l'altérité matérielle. Nous sommes donc en présence d'une sorte de *vestigium creationis*..., d'une action qui rappelle, sur le mode de

la trace, de l'analogie, ce que la Tradition nous dit de l'acte du Créateur». Une théologie de l'activité scientifique est en germe dans de tels propos.

B-1190 Bruxelles
Avenue du Domaine, 185

Louis DUQUESNE DE LA VINELLE